

CD 1

1. Le Papillon et la fleur

La pauvre fleur disait au papillon céleste:
Ne fuis pas!...
Vois comme nos destins sont différents, je reste.
Tu t'en vas!

Pourtant nous nous aimons, nous vivons sans les hommes,
Et loin d'eux!
Et nous nous ressemblons et l'on dit que nous sommes
Fleurs tous deux!

Mais hélas, l'air t'emporte, et la terre m'enchaîne.
Sort cruel!
Je voudrais embaumer ton vol de mon haleine.
Dans le ciel!

Mais non, tu vas trop loin, parmi des fleurs sans nombre.
Vous fuyez!
Et moi je reste seule à voir tourner mon ombre.
A mes pieds!

Tu fuis, puis tu reviens, puis tu t'en vas encore
Luire ailleurs!
Aussi me trouves-tu toujours à chaque aurore
Tout en pleurs!
Ah! pour que notre amour coule des jours fidèles.
Ô mon roi!
Prends comme moi racine ou donne-moi des ailes
Comme à toi!

2. Mai

Puis-que Mai tout en fleurs dans les prés nous réclame.
Viens, ne te lasse pas de mêler à ton âme
La campagne, les bois, les ombrages charmants,
Les larges clairs de lune au bord des flots dormants:
Le sentier qui finit où le chemin commence.
Et l'air, et le printemps et l'horizon immense.
L'horizon que ce monde attache humble et joyeux,
Comme une lèvre au bas de la robe des cieux.
Viens, et que le regard des pudiques étoiles,
Qui tombe sur la terre à travers tant de voiles.
Que l'arbre pénétré de parfum et de chants.
Que le souffle embrasé de midi dans les champs;
Et l'ombre et le soleil, et l'onde, et la verdure,
Et le rayonnement de toute la nature,
Fassent épanouir, comme une double fleur,
La beauté sur ton front et l'amour dans ton coeur!

3. Rêve d'amour

S'il est un charmant gazon
Que le ciel arrose,
Où naisse en toute saison
Quelque fleur éclore,
Où l'on cueille à pleine main
Lys, chèvre-feuille et jasmin,
J'en veux faire le chemin
Où ton pied se pose!

S'il est un sein bien aimant
Dont l'honneur dispose,
Dont le ferme dévouement
N'ait rien de morose,
Si toujours ce noble sein
Bat pour un digne dessein,
J'en veux faire le coussin
Où ton front se pose!

S'il est un rêve d'amour,
Parfumé de rose,
Où l'on trouve chaque jour
Quelque douce chose,
Un rêve que Dieu bénit,
Où l'âme à l'âme s'unit,
Oh! j'en veux faire le nid
Où ton coeur se pose!

4. Dans les ruines d'une abbaye

Seuls, tous deux, ravis, chantants,
Comme on s'aime;
Comme on cueille le printemps
Que Dieu sème.
Quels rires étincelants
Dans ces ombres,
Jadis pleines de fronts blancs,
De coeurs sombres.

On est tout frais mariés,
On s'envoie
Les charmants cris variés
De la joie!
Frais échos mêlés
Au vent qui frissonne.
Gaîté que le noir couvent
Assaisonne.

Seuls, tous deux...
On effeuille des jasmins
Sur la pierre.
Où l'abbesse joint les mains,
En prière.
On se cherche, on se poursuit,
On sent croître
Ton aube, Amour, dans la nuit
Du vieux cloître.

On s'en va se becquetant,
On s'adôre,
On s'embrasse à chaque instant,
Puis encore,
Sous les piliers, les arceaux,
Et les marbres,
C'est l'histoire des oiseaux
Dans les arbres.

5. Les Matelots

Sur l'eau bleue et profonde,
Nous allons voyageant.
Environnant le monde
D'un sillage d'argent.
Des îles de la Sonde,
De l'Inde au ciel brûlé,
Jusqu'au pôle gelé!

Nous pensons à la terre
Que nous fuyons toujours.
A notre vieille mère,
A nos jeunes amours.
Mais la vague légère
Avec son doux refrain,
Endort notre chagrin!

Existence sublime,
Bercés par notre nid.
Nous vivons sur l'abîme,
Au sein de l'infini,
Des flots rasant la cime.
Dans le grand désert bleu
Nous marchons avec Dieu!

6. Lydia

Lydia sur tes roses joues
Et sur ton col frais et si blanc,
Roule étincelant
L'or fluide que tu dénoues;

Le jour qui luit est le meilleur,
Oublions l'éternelle tombe.
Laisse tes baisers de colombe
Chanter sur ta lèvre en fleur.

Un lys caché répand sans cesse
Une odeur divine en ton sein;
Les délices comme un essaim
Sortent de toi, jeune déesse.

Je t'aime et meurs, ô mes amours.
Mon âme en baisers m'est ravie!
O Lydia, rends-moi la vie,
Que je puisse mourir, mourir toujours!

7. Hymne

À la très chère, à la très belle,
Qui remplit mon cœur de clarté,
À l'ange, à l'idole immortelle,
Salut en immortalité,
Salut en immortalité!

Elle se répand dans ma vie,
Comme un air imprégné de
sel,
Et dans mon âme inassouvie,
Verse le goût de l'Éternel.

Sachet toujours frais qui parfume
l'atmosphère d'un cher réduit,
encensoir oublié qui fume
en secret à travers la nuit.

Comment, amour incorruptible,
T'exprimer avec vérité?
Grain de musc, qui gît invisible,
Au fond de mon éternité?

À la très chère, à la très-belle,
Qui remplit mon cœur de clarté,
À l'ange, à l'idole immortelle,
Salut en immortalité,
Salut en immortalité!

8. Seule!

Dans un baiser, l'onde au rivage
Dit ses douleurs:
Pour consoler la fleur sauvage,
L'aube a des pleurs;

Le vent du soir conte sa plainte
Aux vieux cyprès.
La tourterelle au térébinthe
Ses longs regrets.

Aux flots dormants, quand tout repose,
Hors la douleur,
La lune parle, et dit la cause
De sa pâleur.

Ton dôme blanc, Sainte-Sophie,
Parle au ciel bleu,
Et, tout rêveur, le ciel confie
Son rêve à Dieu.

Arbre ou tombeau, colombe ou rose,
Onde ou rocher,
Tout, ici-bas, a quelque chose
Pour s'épancher:

Moi, je suis seul, et rien au monde
Ne me répond,
Rien que ta voix morne et profonde,
Sombre Hellespont!

9. L'absent

Sentiers où l'herbe sa balance,
Vallons, côteaux, bois chevelus,
Pourquoi ce deuil et ce silence?
"Celui qui venait ne vient plus!"

Pourquoi personne à ta fenêtre?
Et pourquoi ton jardin sans fleurs?
Ô maison où donc est ton maître?
"Je ne sais pas! il est ailleurs."

Chien veille au logis! "Pourquoi faire?
La maison est vide à présent!"
Enfant qui pleures-tu? "Mon père!"
Femme, qui pleures-tu? "L'absent!"

Où donc est-il allé? "Dans l'ombre!"
Flots qui gémissent sur l'écueil,
D'où venez-vous? "Du baigne sombre!"
Et qu'apportez-vous? "Un cercueil!"

10. L'Aurore

L'aurore s'allume,
L'ombre épaisse fuit;
Le rêve et la brume
Vont où va la nuit;
Paupières et roses
S'ouvrent demi-closes;
Du réveil des choses;
On entend le bruit.

Tout chante et murmure,
Tout parle à la fois,
Fumée et verdure,
Les nids et les toits;
Le vent parle aux chênes,
L'eau parle aux fontaines;
Toutes les haleines
Deviennent des voix!

Tout reprend son âme,
L'enfant son hochet,
Le foyer sa flamme,
Le luth son archet;
Folie ou démence,
Dans le monde immense,
Chacun recommence
Ce qu'il ébauchait.

Qu'on pense ou qu'on aime,
Sans cesse agité,
Vers un but suprême,
Tout vole emporte;
L'esquif cherche un môle,
L'abeille un vieux saule
La boussole un pôle,
Moi la vérité.

Ô terre! ô merveilles
Dont l'éclat joyeux
Emplit nos oreilles,
Éblouit nos yeux!
Bords où meurt la vague,
Bois qu'un souffle élague,
De l'horizon vague
Plis mystérieux!

Saint livre où la voile
Qui flotte en tous lieux,
Saint livre où l'étoile
Qui rayonne aux yeux,
Ne trace, ô mystère!
Qu'un nom solitaire,
Qu'un nom sur la terre,
Qu'un nom dans les cieux!

11. La rançon

L'homme a, pour payer sa rançon
Deux champs au tuf profond et riche,
Qu'il faut qu'il remue et défriche
Avec le fer de la raison
Pour obtenir la moindre rose,
Pour extorquer quelques épis,
Des pleurs salés de son front gris,
Sans cesse il faut qu'il les arrose!

L'un est l'Art et l'autre, l'Amour:
Pour rendre le juge propice,
Lorsque de la stricte justice
Paraitra le terrible jour,
Il faudra lui montrer des granges
Pleines de moissons et de fleurs,
Dont les formes et les couleurs
Gagnent le suffrage des Anges.

12. Chant d'automne

Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres,
Adieu vive clarté de nos étés trop courts!
J'entends déjà tomber, avec [un choc funèbre]1,
Le bois retentissant sur le pavé des cours.

Tout l'hiver va rentrer dans mon être: colère,
Haine, frissons, horreur, la peur dur et forcé,
Et, comme le soleil dans son enfer polaire,
Mon cœur ne sera plus qu'un bloc rouge et glacé.
J'écoute en frémissant chaque bûche qui tombe;
L'échafaud qu'on bâtit n'a pas d'écho plus sourd.
Mon esprit est pareil à la tour qui succombe
Sous les coups du bélier infatigable et lourd.

Il me semble, bercé par ce choc monotone,
Qu'on cloue en grande hâte un cercueil quelque part!
Pour qui? c'était hier l'été; voici l'automne!
Ce bruit mystérieux sonne comme un départ!

J'aime, de vos longs yeux, la lumière verdâtre.
Douce beauté! mais aujourd'hui tou m'est amer!
Et rien ni votre amour ni le boudoir, ni l'âtre,
Ne me vaut le soleil rayonnant sur la mer!

[Et pour tant aimez moi, tendre cœur! soyez mère,
Même pour un ingrat, même pour un méchant;
Amante ou soeur, soyez la douceur éphémère
D'un glorieux automne ou d'un soleil couchant.

Courte c ache! La tombe attend; elle est a vide!
Ah! laissez moi, mon front pos e sur vos genoux,
Goûter, en regrettant l'été blanc et torride,
De l'arrière saison le rayon jaune et doux!]¹

1. not set by Fauré

13. Aubade

L'oiseau dans le buisson
  salu e l'aurore,
Et d'un pôle rayon
L'horizon se colore,
Voici le frais matin!
Pour voir les fleurs à la lumière,
S'ouvrir de toute part,
Entr'ouvre ta paup re,
  vierge au doux regard!

La voix de ton amant
A dissip e ton rêve;
Je vois ton rideau blanc
Qui tremble et se soulève,
D'amour signal charmant!
Descends sur ce tapis de mousse
La brise est tiède encor,
Et la lumière est douce,
Accours, à mon trésor!

14. Tristesse

Avril est de retour,
La première des roses,
De ses lèvres micloses,
Rit au premier beau jour,
La terre bien heureuse
S'ouvre et s'épanouit
Tont aime, tout jouit,
Hélas! j'ai dans le coeur
Une tristesse affreuse!

Les buveurs en gait e,
Dans leurs chansons vermeilles,
C l brent sous les treilles
Le vin et la beauté,
La musique joyeuse,
Avec leur rire clair,
S'éparpille dans l'air.
Hélas! j'ai dans le coeur
Une tristesse affreuse!

En d shabill e blanc
Les jeunes demoiselles
S'en vont sous les tonnelles
Au bras de leur galant,
La Inne langoureuse
Argente leurs baisers
Longuement appuy es,
Hélas! j'ai dans le coeur
Une tristesse affreuse!

Moi je n'aime plus rien.
Ni l'homme ni la femme,
Ni mon corps, ni mon  me,
Pas même mon vieux chien:
Allez dire qu'on creuse
Sous le pôle gazon
Une fosse sans nom.
Hélas! j'ai dans le coeur
Une tristesse affreuse!

15. Chanson du p cheur (Lamento)

Ma belle amie est morte,
Je pleurerai toujours;
Sous la tombe elle emporte
Mon  me et mes amours.
Dans le ciel, sans m'attendre,
Elle s'en retourna;
L'ange qui l'emmena
Ne voulut pas me prendre.
Que mon sort es amer!
Ah! sans amour s'en aller sur la mer!

La blanche créature
Est couch e au cercueil;
Comme dans la nature
Tout me paraît en deuil!
La colombe oubli e
Pleure et songe à l'absent;
Mon  me pleure et sent
Qu'elle est d pareill e.
Que mon sort est amer!
Ah! sans amour s'en aller sur la mer!

Sur moi la nuit immense
Plane comme un linceul,
Je chante ma romance
Que le ciel entend seul.

Ah! comme elle était belle,
Et combien je l'aimais!
Je n'aimerai jamais
Une femme autant qu'elle
Que mon sort est amer!
Ah! sans amour s'en aller sur la mer!
S'en aller sur la mer!

16. Barcarolle

Gondolier du Rialto
Mon château c'est la lagune,
Mon jardin c'est le Lido.
Mon rideau le clair de lune.
Gondolier du grand canal,
Pour fanal j'ai la crois e
Où s'allument tous les soirs,
Tes yeux noirs, mon  pous e.
Ma gondole est aux heureux,
Deux à deux je la promène,
Et les vents légers et frais
Sont discret sur mon domaine.
J'ai pass e dans les amours,

Plus de jours et de nuits folles,
Que Venise n'a d'ilots
Que ses flots n'ont de gondoles.

2 Duos pour deux sopranos

17. I Puisqu'ici-bas toute âme

Puisqu'ici-bas toute âme
Donne à quelqu'un
Sa musique, sa flamme,
Ou son parfum;
Puisqu'ici-bas chaque chose
Donne toujours
Son épine ou sa rose
A ses amours;

Puisqu'avril donne aux chênes
Un bruit charmant;
Que la nuit donne aux peines
L'oubli dormant.

Puisque l'air à la branche
Donne l'oiseau;
Que l'aube à la pervenche
Donne un peu d'eau;

Puisque, lorsqu'elle arrive
S'y reposer,
L'onde amère à la rive
Donne un baiser;

Je te donne, à cette heure,
Penché sur toi,
La chose la meilleure
Que j'ai en moi!

Reçois donc ma pensée,
Triste d'ailleurs,
Qui, comme une rosée,
T'arrive en pleurs!

Reçois mes vœux sans
nombre,
O mes amours!
Reçois la flamme ou l'ombre
De tous mes jours!

Mes transports pleins d'ivresses,
Pur de soupçons,
Et toutes les caresses
De mes chansons!

Mon esprit qui sans voile
Vogue au hasard,
Et qui n'a pour étoile
Que ton regard!

Ma muse, que les heures
Bercent rêvant
Qui, pleurant quand tu pleures,
Pleure souvent!

Reçois, mon bien céleste,
O ma beauté,
Mon cœur, dont rien ne reste,
L'amour ôté!

18. II Tarentelle

Aux cieux la lune monte et luit.
Il fait grand jour en plein minuit.
Viens avec moi, me disait-elle
Viens sur le sable grésillant
Où saute et glisse en frétilant
La tarentelle...

Sus, les danseurs! En voila deux;
Foule sur l'eau, foule autour d'eux;
L'homme est bien fait, la fille est belle;
Mais gare à vous! Sans y penser,
C'est jeu d'amour que de danser
La tarentelle...

Doux est le bruit du tambourin!
si j'étais fille de marin
Et toi pêcheur, me disait-elle
Toutes les nuits joyeusement
Nous danserions en nous aimant
La tarentelle...

19. Ici-bas!

Ici-bas tous les lilas meurent,
Tous les chants des oiseaux sont courts,
Je rêve aux étés qui demeurent
Toujours!

Ici-bas les lèvres effleurent
Sans rien laisser de leur velours,
Je rêve aux baisers qui demeurent
Toujours!

Ici-bas, tous les hommes pleurent
Leurs amitiés ou leurs amours;
Je rêve aux couples qui demeurent
Toujours!

20. Au bord de l'eau

S'asseoir tous deux au bord du flot qui passe,
Le voir passer,
Tous deux s'il glisse un nuage en l'espace,
Le voir glisser,

À l'horizon s'il fume un toit de chaume
Le voir fumer,
Aux alentours si quelque fleur embaume
S'en embaumer,

Entendre au pied du saule où l'eau murmure
L'eau murmurer,
Ne pas sentir tant que ce rêve dure
Le temps durer.

Mais n'apportant de passion profonde
Qu'à s'adorer,
Sans nul souci des querelles du monde
Les ignorer;

Et seuls tous deux devant tout ce qui lasse
Sans se lasser,
Sentir l'amour devant tout ce qui passe
Ne point passer!

21. Sérénade Toscane

Ô toi que berce un rêve enchanteur,
Tu dors tranquille en ton lit solitaire,
Éveille-toi, regarde le chanteur,
Esclave de tes yeux, dans la nuit claire!
Éveille-toi mon âme, ma pensée,
Entends ma voix par la brise emportée:
Entends ma voix chanter!
Entends ma voix pleurer, dans la rosée!
Sous ta fenêtre en vain ma voix expire.
Et chaque nuit je redis mon martyr,
Sans autre abri que la voûle étoilée.
Le vent brise ma voix et la nuit est glacée:
Mon chant s'éteint en un accent suprême,
Ma lèvre tremble en murmurant je t'aime.
Je me peux plus chanter!
Ah! daigne te montrer! daigne apparaître!
Si j'étais sûr que tu ne veux paraître
Je m'en irais, pour t'oublier, demander au sommeil
De me bercer jusqu'au matin vermeil,
De me bercer jusqu'à ne plus t'aimer!

22. Après un rêve

Dans un sommeil que charmait ton image
Je rêvais le bonheur, ardent mirage,
Tes yeux étaient plus doux, ta voix pure et sonore,
Tu rayonnais comme un ciel éclairé par l'aurore;

Tu m'appelais et je quittais la terre
Pour m'enfuir avec toi vers la lumière,
Les cieux pour nous entr'ouvraient leurs nues,
Splendeurs inconnues, lueurs divines entrevues,

Hélas! Hélas! triste réveil des songes
Je t'appelle, ô nuit, rends moi tes mensonges,

Reviens, reviens radieuse,
Reviens ô nuit mystérieuse!

23. Sylvie

Si tu veux savoir ma belle,
Où s'envole à tire d'aile,
L'oiseau qui chantait sur l'ormeau?
Je te le dirai ma belle,
Il vole vers qui l'appelle
Vers celui-là
Qui l'aimera!

Si tu veux savoir ma blonde,
Pourquoi sur terre, et sur l'onde
La nuit tout s'anime et s'unit?
Je te le dirai ma blonde,
C'est qu'il est une heure au monde
Où, loin du jour,
Veille l'amour!

Si tu veux savoir Sylvie,
Pourquoi j'aime à la folie
Tes yeux brillants et langoureux?
Je te le dirai Sylvie,
C'est que sans toi dans la vie
Tout pour mon cœur
N'est que douleur!

24. Le Voyageur

Voyageur, où vas-tu, marchant
Dans l'or vibrant de la poussière?
- Je m'en vais au soleil couchant,
Pour m'endormir dans la lumière.

Car j'ai vécu n'ayant qu'un Dieu,
L'astre qui luit et qui féconde.
Et c'est dans son linceul de feu
Que je veux m'en aller du monde!

- Voyageur, presse donc le pas:
L'astre, vers l'horizon, décline...
- Que m'importe, j'irai plus bas
L'attendre au pied de la colline.

Et lui montrant mon cœur ouvert.
Saignant de son amour fidèle.
Je lui dirai: j'ai trop souffert:
Soleil! emporte-moi loin d'elle!

25. Automne

Automne au ciel brumeux, aux horizons navrants.
Aux rapides couchants, aux aurores pâlies,
Je regarde couler, comme l'eau du torrent,
Tes jours faits de mélancolie.

Sur l'aile des regrets mes esprits emportés,
Comme s'il se pouvait que notre âge renaisse!
Parcourent, en rêvant, les coteaux enchantés,
Où jadis sourit ma jeunesse!

Je sens, au clair soleil du souvenir vainqueur,
Reflourir en bouquet les roses déliées,
Et monter à mes yeux des larmes, qu'en mon cœur,
Mes vingt ans avaient oubliées!

CD 2

Poèmes d'un jour

1. I Rencontre

J'étais triste et pensif quand je t'ai rencontrée,
Je sens moins aujourd'hui mon obstiné tourment;
Ô dis-moi, serais-tu la femme inespérée,
Et le rêve idéal poursuivi vainement?
Ô, passante aux doux yeux, serais-tu donc l'amie
Qui rendrait le bonheur au poète isolé,
Et vas-tu rayonner sur mon âme affermie,
Comme le ciel natal sur un coeur d'exilé?
Ta tristesse sauvage, à la mienne pareille,
Aime à voir le soleil décliner sur la mer!
Devant l'immensité ton extase s'éveille,
Et le charme des soirs à ta belle âme est cher;
Une mystérieuse et douce sympathie
Déjà m'enchaîne à toi comme un vivant lien,
Et mon âme frémit, par l'amour envahie,
Et mon coeur te chérit sans te connaître bien!

2. II Toujours

Vous me demandez de ma taire,
De fuir loin de vous pour jamais,
Et de m'en aller, solitaire,
Sans me rappeler qui j'aimais!

Demandez plutôt aux étoiles
De tomber dans l'immensité,
À la nuit de perdre ses voiles,
Au jour de perdre sa clarté,

Demandez à la mer immense
De dessécher ses vastes flots,
Et, quand les vents sont en démente,
D'apaiser ses sombres sanglots!

Mais n'espérez pas que mon âme
S'arrache à ses âpres douleurs
Et se dépouille de sa flamme
Comme le printemps de ses fleurs!

3. III Adieu

Comme tout meurt vite, la rose
Déclose,
Et les frais manteaux diaprés
Des prés;
Les longs soupirs, les bienaimées,
Fumées!

On voit dans ce monde léger
Changer,
Plus vite que les flots des grèves,
Nos rêves,
Plus vite que le givre en fleurs,
Nos coeurs!

À vous l'on se croyait fidèle,
Cruelle,
Mais hélas! les plus longs amours
Sont courts!
Et je dis en quittant vos charmes,
Sans larmes,
Presqu'au moment de mon aveu,
Adieu!

4. Nell

Ta rose de pourpre à ton clair soleil,
Ô Juin. Étincelle enivrée,
Penche aussi vers moi ta coupe dorée:
Mon coeur à ta rose est pareil.

Sous le mol abri de la feuille ombreuse
Monte un soupir de volupté:
Plus d'un ramier chante au bois écarté.
Ô mon coeur, sa plainte amoureuse.

Que ta perle est douce au ciel enflammé.
Étoile de la nuit pensive!
Mais combien plus douce est la clarté vive
Qui rayonne en mon coeur, en mon coeur charmé!

La chantante mer. Le long du rivage,
Taira son murmure éternel,
Avant qu'en mon coeur, chère amour.
Ô Nell, ne fleurisse plus ton image!

5. Les Berceaux

Le long du Quai, les grands vaisseaux,
Que la houle incline en silence,
Ne prennent pas garde aux berceaux,
Que la main des femmes balance.

Mais viendra le jour des adieux,
Car il faut que les femmes pleurent,
Et que les hommes curieux
Tentent les horizons qui leurrent!

Et ce jour-là les grands vaisseaux,
Fuyant le port qui diminue,
Sentent leur masse retenue
Par l'âme des lointains berceaux.

6. Notre amour

Notre amour est chose légère
Comme les parfums que le vent
Prend aux cimes de la fougère
Pour qu'on les respire en rêvant.
- Notre amour est chose légère!

Notre amour est chose charmante,
Comme les chansons du matin
Où nul regret ne se lamente,
Où vibre un espoir incertain.
- Notre amour est chose charmante!

Notre amour est chose sacrée
Comme les mystères des bois
Où tressaille une âme ignorée,
Où les silences ont des voix.
- Notre amour est chose
sacrée!

Notre amour est chose infinie,
Comme les chemins des couchants
Où la mer, aux cieux réunie,
S'endort sous les soleils penchants.

Notre amour est chose éternelle
Comme tout ce qu'un dieu vainqueur
A touché du feu de son aile,
Comme tout ce qui vient du coeur,
- Notre amour est chose éternelle!

7. Le Secret

Je veux que le matin l'ignore
Le nom que j'ai dit à la nuit,
Et qu'au vent de l'aube, sans bruit,
Comme un larme il s'évapore.

Je veux que le jour le proclame
L'amour qu'au matin j'ai
caché,
Et sur mon coeur ouvert penché
Comme un grain d'encens il l'enflamme.

Je veux que le couchant
l'oublie
Le secret que j'ai dit au jour,
Et l'emporte avec mon amour,
Aux plis de sa robe pâlie!

8. Chanson d'amour

J'aime tes yeux, j'aime ton front,
Ô ma rebelle, ô ma farouche,
J'aime tes yeux, j'aime ta bouche
Où mes baisers s'épuiseront.

J'aime ta voix, j'aime l'étrange
Grâce de tout ce que tu dis,
Ô ma rebelle, ô mon cher ange,
Mon enfer et mon paradis!

J'aime tout ce qui te fait belle,
De tes pieds jusqu'à tes cheveux,
Ô toi vres qui montent mes vœux,
Ô ma farouche, ô ma rebelle!

9. La Fée aux chansons

Il était une Fée
D'herbe folle coiffée,
Qui courait les buissons,
Sans s'y laisser surprendre,
En Avril, pour apprendre
Aux oiseaux leurs chansons.

Lorsque geais et linottes
Faisaient des fausses notes
En récitant leurs chants
La Fée, avec constance,
Gourmandait d'importance
Ces élèves méchants.

Sa petite main nue,
D'un brin d'herbe menue
Cueilli dans les halliers,
Pour stimuler leurs zèles,
Fouettait sur leurs ailes
Ces mauvais écoliers.

Par un matin d'automne,
Elle vient et s'étonne,
De voir les bois déserts:
Avec les hirondelles
Ses amis infidèles
Avaient foi dans les airs.

Et tout l'hiver la Fée,
D'herbe morte coiffée,
Et comptant les instants
Sous les forêts immenses,
Compose des romances
Pour le prochain Printemps!

10. Aurore

Des jardins de la nuit s'envolent les étoiles,
Abeilles d'or qu'attire un invisible miel,
Et l'aube, au loin tendant la candeur de ses toiles,
Trame de fils d'argent le manteau bleu du ciel.

Du jardin de mon coeur qu'un rêve lent enivre
S'envolent mes désirs sur les pas du matin,
Comme un essaim léger qu'à l'horizon de cuivre,
Appelle un chant plaintif, éternel et lointain.

Ils volent à tes pieds, astres chassés des nues,
Exilés du ciel d'or où fleurit ta beauté
Et, cherchant jusqu'à toi des routes inconnues,
Mêlent au jour naissant leur mourante clarté.

11. Fleur jetée

Emporte ma folie
Au gré du vent,
Fleur en chantant cueillie
Et jetée en rêvant,
- Emporte ma folie
Au gré du vent:

Comme la fleur fauchée
Périt l'amour:
La main qui t'a touchée
Fuit ma main sans retour.
- Comme la fleur fauchée
Périt l'amour.

Que le vent qui te sèche
O pauvre fleur,
Tout à l'heure si fraîche
Et demain sans couleur,
- Que le vent qui te sèche,
Sèche mon coeur!

12. Le pays des Rêves

Veux-tu qu'au beau pays des Rêves
Nous allions la main dans la main?
Plus loin que l'odeur des jasmins,
Plus haut que la plainte des grèves,
Veux-tu du beau pays des Rêves
Tous les deux chercher le chemin?

J'ai taillé dans l'azur les toiles
Du vaisseau qui nous portera,
Et doucement nous conduira
Jusqu'au verger d'or des étoiles.
J'ai taillé dans l'azur les toiles
Du vaisseau qui nous conduira.

Mais combien la terre est lointaine
Que poursuivent ses blancs sillons!
Au caprice des papillons
Demandons la route incertaine:
Ah! combien la terre est lointaine
Où fleurissent nos visions!

Vois-tu: le beau pays des Rêves
Est trop haut pour les pas humains.
Respirons à deux les jasmins,
Et chantons encor sur les grèves.
Vois-tu: du beau pays des Rêves
L'amour seul en sait les chemins.

13. Les roses d'Ispahan

Les roses d'Ispahan dans leur gaine de mousse,
Le jasmins de Mossoul, les fleurs de l'oranger,
Ont un parfum moins frais, ont une odeur moins douce,
Ô blanche Leïlah! que ton souffle léger.

Ta lèvre est de corail et ton rire léger
Sonne mieux que l'eau vive et d'une voix plus douce.
Mieux que le vent joyeux qui berce l'oranger,
Mieux que l'oiseau qui chante au bord d'un nid de mousse,

Ô Leïlah! depuis que de leur vol léger
Tous les baisers ont fui de ta lèvre si douce
Il n'est plus de parfum dans le pâle oranger,
Ni de céleste arôme aux roses dans leur mousse.

Oh! que ton jeune amour ce papillon léger
Revienne vers mon coeur d'une aile prompte et douce.
Et qu'il parfume encor la fleur de l'oranger,
Les roses d'Ispahan dans leur gaine de mousse.

14. Nocturne

La nuit, sur le grand mystère,
Entr'ouvre ses écrans bleus:
Autant de fleurs sur la terre,
Que d'étoiles dans les cieux!

On voit ses ombres dormantes
S'éclairer à tous moments,
Autant par les fleurs charmantes
Que par les astres charmants.

Moi, ma nuit au sombre voile
N'a, pour charme et pour clarté,
Qu'une fleur et qu'une étoile
Mon amour et ta beauté!

15. Les Présents

Si tu demandes quelque soir
Le secret de mon coeur malade,
Je te dirai pour t'émouvoir,
Une très ancienne ballade!

Si tu me parles de tourments,
D'espérance désabusée,
J'irai te cueillir seulement
Des roses pleines de rosée!

Si pareille à la fleur des morts,
Qui fleurit dans l'exil des tombes,
Tu veux partager mes remords.
Je t'apporterai des colombes!

16. Clair de Lune

Votre âme est un paysage choisi
Que vont charmants masques et bergamasques,
Jouant du luth et dansant, et quasi
Tristes sous leurs déguisements fantasques!

Tout en chantant sur le mode mineur
L'amour vainqueur et la vie opportune.
Ils n'ont pas l'air de croire à leur bonheur,
Et leur chanson se mêle au clair de lune,

Au calme clair de lune triste et beau,
Qui fait rêver, les oiseaux dans les arbres,
Et sangloter d'extase les jets d'eau,
Les grands jets d'eau sveltes parmi les marbres.

17. Larmes

Pleurons nos chagrins, chacun le nôtre,
Une larme tombe, puis une autre,
Toi, qui pleures-tu? ton doux pays,
Tes parents lointains, ta fiancée.
Moi, mon existence dépensée
En vœux trahis!

Pleurons nos chagrins, chacun le nôtre,
Une larme tombe, puis une autre,
Semons dans le mer ces pâles fleurs
A notre sanglot qui se lamente
Elle répondra par la tourmente
Des flots hurleurs.

[Pleurons nos chagrins, chacun le nôtre,
Une larme tombe, puis une autre.
Le flux de la mer en est grossi
Et d'une salure plus épaisse,
Depuis si longtemps que notre espèce
Y pleure ainsi.]1

Pleurons nos chagrins, chacun le nôtre,
Une larme tombe, puis une autre,
Peut-être toi-même, ô triste mer,
Mer au goût de larme âcre et salée,
Es-tu de la terre inconsolée
Le pleur amer!

1 not set by Fauré

18. Au Cimetière

Heureux qui meurt ici,
Ainsi que les oiseaux des champs!
Son corps, près des amis,
Est mis dans l'herbe et dans les chants.
Il dort d'un bon sommeil vermeil,
Sous le ciel radieux.
Tous ceux qu'il a connus, venus,
Lui font de longs adieux.

À sa croix les parents pleurants,
Restent à genouillés,
Et ses os, sous les fleurs, de pleurs
Sont doucement mouillés
Chacun sur le bois noir,
Peut voir s'il était jeune ou non,
Et peut, avec de vrais regrets.
L'appeler par son nom,

Combien plus malchanceux
Sont ceux qui meurent à la mé,
Et sous le flot profond
S'en vont loin du pays aimé!
Ah! pauvres! qui pour seul linceuls
Ont les goëmons verts,
Où l'on roule inconnu, tout nu,
Et les yeux grands ouverts!

2 Cantiques

19. I En prière

Si la voix d'un enfant peut monter jusqu'à Vous,
Ô mon Père,
Écoutez de Jésus, devant Vous à genoux,
La prière!
Si Vous m'avez choisi pour enseigner vos lois
Sur la terre,
Je saurai Vous servir, auguste Roi des rois,

Ô Lumière!
Sur mes lèvres, Seigneur, mettez la vérité
Salutaire,
Pour que celui qui doute, avec humilité
Vous révère!
Ne m'abandonnez pas, donnez-moi la douceur
Nécessaire,
Pour apaiser les maux, soulager la douleur,
La misère!
Révélez Vous à moi, Seigneur en qui je crois
Et j'espère:
Pour Vous je veux souffrir et mourir sur la croix,
Au calvaire!

20. II Noël

La nuit descend du haut des cieux,
Le givre au toit suspend ses franges.
Et, dans les airs, le vol des anges
Éveille un bruit mystérieux.

L'étoile qui guidait les mages,
S'arrête enfin dans les nuages,
Et fait briller un nimbe d'or
Sur la chaumière où Jésus dort.

Alors, ouvrant ses yeux divins,
L'enfant couché, dans l'humble crèche,
De son berceau de paille fraîche,
Sourit aux nobles pèlerins.

Eux, s'inclinant, lui disent: Sire,
Reçois l'encens, l'or et la myrrhe,
Et laisse-nous, ô doux Jésus,
Baiser le bout de tes pieds nus.

Comme eux, ô peuple, incline-toi,
Imite leur pieux exemple,
Car cette étable, c'est un temple,
Et cet enfant sera ton roi!

21. Spleen

Il pleure dans mon coeur
Comme il pleut sur la ville.
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon coeur?
O bruit doux de la pluie,
Par terre et sur les toits!
Pour un coeur qui s'ennuie,
O le chant de la pluie!

Il pleure sans raison
Dans mon coeur qui s'écoeure.
Quoi! nulle trahison?
Mon deuil est sans raison.

C'est bien la pire peine,
De ne savoir pourquoi,
Sans amour et sans haine,
Mon coeur a tant de peine.

22. La Rose

Je dirai la Rose aux plis gracieux.
La Rosé est le souffle embaumé des Dieux,
Le plus cher souci des Muses divines!
Je dirai ta gloire, ô charme des yeux,
Ô fleur de Kypris, reine des collines!

Tu t'épanouis entre les beaux doigts
De l'Aube écartant les ombres moroses;
L'air bleu devient rose et rose les bois;
La bouche et le sein des vierges sont roses!

Heureuse la vierge aux bras arrondis
Qui dans les halliers humides te cueille!
Heureux le front jeune où tu resplendis!
Heureux la coupe où nage ta feuille!

Ruisselante encor du flot paternel,
Quand de la mer bleue Aphrodite éclore
Etincela nue aux clartés du ciel,
La terre jalouse enfanta la rose;
Et l'Olympe entier, d'amour transporté,
Salua la fleur avec la Beauté!

23. Chanson de Shylock

Oh! les filles! Venez, les filles aux voix douces!
C'est l'heure d'oublier l'orgueil et les vertus,
Et nous regarderons éclore dans les mousses,
La fleur des baisers défendus.

Les baisers défendus c'est Dieu qui les ordonne
Oh! les filles! Il fait le printemps pour les nids,
Il fait votre beauté pour qu'elle nous soit bonne,
Nos désirs pour qu'ils soient unis.

Oh! filles! Hors l'amour rien n'est bon sur la terre,
Et depuis les soirs d'or jusqu'aux matin rosés
Les morts ne sont jaloux, dans leur paix solitaire,
Que du murmure des baisers!

24. Madrigal de Shylock

Celle que j'aime a de beauté
Plus que Flore et plus que Pomone,
Et je sais pour l'avoir chanté
Que sa bouche est le soir d'automne,
Et son regard la nuit d'été.
Pour marraine elle eut Astarté,
Pour patronne elle a la madone
Car elle est belle autant que bonne
Celle que j'aime!

Elle écoute, rit, et pardonne,
N'écoulant que par charité:
Elle écoute mais sa fierté
N'écoute, ni moi ni personne
Et rien encore n'a tenté
Celle que j'aime!

5 Mélodies "de Venise"

25. I Mandoline

Les donneurs de sérénades
Et les belles écouteuses
Echangent des propos fades
Sous les ramures chanteuses.

C'est Tircis et c'est Aminte,
Et c'est l'éternel Clitandre,
Et c'est Damis qui pour mainte
Cruelle fait maint vers tendre.

Leurs courtes vestes de soie,
Leurs longues robes à queues,
Leur élégance, leur joie
Et leurs molles ombres bleues,

Tourbillonnent dans l'extase
D'une lune rose et grise,
Et la mandoline jase
Parmi les frissons de brise.

26. II En sourdine

Calmes dans le demi-jour
Que les branches hautes font,
Pénétrons bien notre amour
De ce silence profond.

Mêlons nos âmes, nos coeurs
Et nos sens extasiés,
Parmi les vagues langueurs
Des pins et des arbousiers.

Ferme tes yeux à demi,
Croise tes bras sur ton sein,
Et de ton coeur endormi
Chasse à jamais tout dessein.

Laissons-nous persuader
Au souffle berceur et doux
Qui vient, à tes pieds, rider
Les ondes des gazons roux.

Et quand, solennel, le soir
Des chênes noirs tombera
Voix de notre désespoir,
Le rossignol chantera.

27. III Green

Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches
Et puis voici mon coeur qui ne bat que pour vous.
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches
Et qu'à vos yeux si beaux l'humble présent soit doux.

J'arrive tout couvert encore de rosée
Que le vent du matin vient glacer à mon front.
Souffrez que ma fatigue à vos pieds reposée
Rêve des chers instants qui la délasseront.

Sur votre jeune sein laissez rouler ma tête
Toute sonore encor de vos derniers baisers ;
Laissez-la s'apaiser de la bonne tempête,
Et que je dorme un peu puisque vous reposez.

28. IV À Clymnène

Mystiques barcarolles,
Romances sans paroles,
Chère, puisque tes yeux,
Couleur des cieux,

Puisque ta voix, étrange
Vision qui dérange
Et trouble l'horizon
De ma raison,

Puisque l'arôme insigne
De ta pâleur de cygne,
Et puisque la candeur
De ton odeur,

Ah! puisque tout ton être,
Musique qui pénètre,
Nimbés d'anges défunts,
Tons et parfums,

Asur d'almes cadences,
En ces correspondances
Induit mon coeur subtil,
Ainsi soit-il !

29. V C'est l'extase

C'est l'extase langoureuse,
C'est la fatigue amoureuse,
C'est tous les frissons des bois
Parmi l'étreinte des brises,
C'est vers les ramures grises
Le chœur des petites voix.

O le frêle et frais murmure !
Cela gazouille et susurre,
Cela ressemble au cri doux
Que l'herbe agitée expire...
Tu dirais, sous l'eau qui vire,
Le roulis sourd des cailloux.

Cette âme qui se lamente
En cette plainte dormante
C'est la nôtre, n'est-ce pas ?
La mienne, dis, et la tienne,
Dont s'exhale l'humble antienne
Par ce tiède soir, tout bas ?

30. Sérénade du Bourgeois gentilhomme

Je languis nuit et jour, et ma peine est extrême
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis;
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas! que pourriez-vous faire à vos ennemis?

CD 3

La bonne Chanson

1. I Une Sainte en son auréole

Une Sainte en son auréole,
Une Châtelaine en sa tour,
Tout ce que contient la parole
Humaine de grâce et d'amour.

La note d'or que fait entendre
Le cor dans les lointains des bois,
Mariée à la fierté tendre
Des nobles Dames d'autrefois;

Avec cela le charme insigne
D'un frais sourire triomphant
Éclos dans les candeurs de cygne
Et des rougeurs de femme-enfant;

Des aspects nacrés, blancs et roses,
Un doux accord patricien:
Je vois, j'entends toutes ces choses
Dans son nom Carlovingien.

2. II Puisque l'aube grandit

Puisque l'aube grandit, puisque voici l'aurore,
Puisque, après m'avoir fui longtemps, l'espoir veut bien
Revoler devers moi qui l'appelle et l'implore,
Puisque tout ce bonheur veut bien être le mien,

Je veux, guidé par vous, beaux yeux aux flammes douces,
Par toi conduit, ô main où tremblera ma main,
Marcher droit, que ce soit par des sentiers de mousses
Ou que rocs et cailloux encombrant le chemin ;

Et comme, pour bercer les lenteurs de la route,
Je chanterai des airs ingénus, je me dis
Qu'elle m'écouterait sans déplaisir sans doute ;
Et vraiment je ne veux pas d'autre Paradis.

3. III La Lune blanche luit dans les bois

La lune blanche
luit dans les bois
De chaque branche
part une voix
sous la ramée.
O bien aimé[e]....

L'étang reflète,
profond miroir,
la silhouette
du saule noir
où le vent pleure.
Rêvons, c'est l'heure.

Un vaste et tendre
apaisement
semble descendre
du firmament
que l'astre irise.
C'est l'heure exquise!

4. IV J'allais par les chemins perfides

J'allais par les chemins perfides,
Douloureusement incertain.
Vos chères mains furent mes guides.

Si pâle à l'horizon lointain
Luisait un faible espoir d'aurore ;
Votre regard fut le matin.

Nul bruit, sinon son pas sonore,
N'encourageait le voyageur.
Votre voix me dit: "Marche encore!"

Mon coeur craintif, mon sombre coeur
Pleurait, seul, sur la triste voie ;
L'amour, délicieux vainqueur,
Nous a réunis dans la joie.

5. V J'ai presque peur, en vérité

J'ai presque peur, en vérité
Tant je sens ma vie enlacée
A la radieuse pensée
Qui m'a pris l'âme l'autre été,

Tant votre image, à jamais chère,
Habite en ce coeur
uniquement jaloux
De vous aimer et de vous plaire ;

Et je tremble, pardonnez-moi
D'aussi franchement vous le dire,
A penser qu'un mot, un
sourire
De vous est désormais ma loi,

Et qu'il vous suffirait d'un geste,
D'une parole ou d'un clin d'oeil,
Pour mettre tout mon être en deuil
De son illusion céleste.

Mais plutôt je ne veux vous voir,
L'avenir dût-il m'être sombre
Et fécond en peines sans nombre,
Qu'à travers un immense espoir,

Plongé dans ce bonheur suprême
De me dire encore et toujours,
En dépit des mornes retours,
Que je vous aime, que je t'aime !

6. VI Avant que tu ne t'en ailles

Avant que tu ne t'en ailles,
Pâle étoile du matin
„Mille cailles
Chantent dans le thym.``

Tourne devers le poète
Dont les yeux sont pleins d'amour;
„L'alouette
Monte au ciel avec le jour.``

Tourne ton regard que noie
L'aurore dans son azur ;
„Quelle joie
Parmi les champs de blé mûrs.``

Puis fais luire ma pensée
Là-bas,--bien loin oh, bien loin!
„La rosée
Gaîment brille sur le foin.``

Dans le doux rêve où s'agite
Ma vie endormie encor...
„Vite, vite,
Car voici le soleil d'or.``

7. VII Donc, ce sera par un clair jour d'été

Donc, ce sera par un clair jour d'été
Le grand soleil, complice de ma joie,
Fera, parmi le satin et la soie,
Plus belle encor votre chère beauté ;

Le ciel tout bleu, comme une haute tente,
Frissonnera somptueux à longs plis
Sur nos deux fronts heureux qu'auront pâlis
L'émotion du bonheur et l'attente;

Et quand le soir viendra, l'air sera doux
Qui se jouera, caressant, dans vos voiles,
Et les regards paisibles des étoiles
Bienveillamment souriront aux époux.

8. VIII N'est-ce pas?

N'est-ce pas? nous irons gais et lents, dans la voie
Modeste que nous montre en souriant l'Espoir,
Peu soucieux qu'on nous ignore ou qu'on nous voie.

[N'est-ce pas? en dépit des sots et des méchants
Qui ne manqueront pas d'envier notre joie,
Nous serons fiers parfois, et toujours indulgents.]1

Isolés dans l'amour ainsi qu'en un bois noir,
Nos deux coeurs, exhalant leur tendresse paisible,
Seront deux rossignols qui chantent dans le soir.

[Quant au monde, qu'il soit envers nous irascible
Ou doux que nous feront ses gentes? Il peut bien,
S'il veut, nous caresser ou nous prendre pour cible,
Unis par le plus fort et le plus cher lien;]1

Sans nous préoccuper de ce que nous destine
Le Sort, nous marcherons pourtant du même pas,
Et la main dans la main, avec l'âme enfantine.
De ceux qui s'aiment sans mélange, n'est-ce pas?

1 not set by Fauré.

9. IX L'hiver a cessé

L'hiver a cessé : la lumière est tiède
Et danse, du sol au firmament clair.
Il faut que le coeur le plus triste cède
A l'immense joie éparse dans l'air.

J'ai depuis un an le printemps dans l'âme
Et le vert retour du doux floral,
Ainsi qu'une flamme entoure une flamme,
Met de l'idéal sur mon idéal.

Le ciel bleu prolonge, exhausse et couronne
L'immuable azur où rit mon amour
La saison est belle et ma part est bonne
Et tous mes espoirs ont enfin leur tour.

Que vienne l'été ! que viennent encore
L'automne et l'hiver ! Et chaque saison
Me sera charmante, ô Toi que décore
Cette fantaisie et cette raison !

10. Le Parfum impérissable

Quand la fleur du soleil, la rose de Lahor,
De son âme odorante a rempli goutte à goutte,
La fiole d'argile ou de cristal ou d'or,
Sur le sable qui brûle on peut l'épandre toute.

Les fleuves et la mer inonderaient en vain
Ce sanctuaire étroit qui la tint enfermée,
Il garde en se brisant son arôme divin
Et sa poussière heureuse en reste parfumée.

Puisque par la blessure ouverte de mon coeur
Tu t'écoules de même, ô céleste liqueur,
Inexprimable amour qui m'enflammait pour elle!
Qu'il lui soit pardonné que mon mal soit béni!
Par de là l'heure humaine et le temps infini
Mon coeur est embaumé d'une odeur immortelle!

11. Arpège

L'âme d'une flûte soupire
Au fond du parc mélodieux;
Limpide est l'ombre où l'on respire
Ton poème silencieux,
Nuit de langueur, nuit de mensonge,
Qui poses, d'un geste ondoyant,
Dans ta chevelure de songe
La lune, bijou d'Orient.

Sylva, Sylvie et Sylvanire,
Belles au regard bleu changeant,
L'étoile aux fontaines se mire.
Allez par les sentiers d'argent,

Allez vite, l'heure est si brève,
Cueillir au jardin des aveux,
Les coeurs qui se meurent du rêve
De mourir parmi vos cheveux!

12. Pleurs d'or

Larmes aux fleurs suspendues,
Larmes de sources perdues
Aux mousses des rochers creux;

Larmes d'automne épandues,
Larmes de cor entendues
Dans les grands bois douloureux;

Larmes des cloches latines,
Carmélites, Feuillantines...
Voix des beffrois en ferveur;

Larmes, chansons argentines
Dans les vasques florentines
Au fond des jardin rêveur;

Larmes des nuits étoilées,
Larmes [de] flûtes voilées
Au bleu du parc endormi;

Larmes aux grands cils perlées,
Larmes d'amante coulées
Jusqu'à l'âme de l'ami;

Larmes d'extase, éplorement délicieux,
Tombez des nuits! Tombez des fleurs ! Tombez des yeux !

Et toi, mon coeur, sois le doux fleuve harmonieux,
Qui, riche du trésor tari des urnes vides,
Roule un grand rêve triste aux mers des soirs languides.

1 not set by Fauré

13. Melisande's Song

14. Prison

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme!
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.

La cloche, dans le ciel qu'on voit,
Doucement tinte.
Un oiseau sur l'arbre qu'on voit
Chante sa plainte.

Mon Dieu, mon Dieu! la vie est là,
Simple et tranquille.
Cette paisible rumeur-là
Vient de la ville.

Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse?

15. Soir

Voici que les jardins de la nuit vont fleurir.
Les lignes, les couleurs, les sons deviennent vagues;
Vois! le dernier rayon agonise à tes bagues,
Ma soeur, entends-tu pas quelque chose mourir?

Mets sur mon front tes mains fraîches comme une eau pure,
Mets sur mes yeux tes mains douces comme des fleurs,
Et que mon âme où vit le goût secret des pleurs.
Soit comme un lys fidèle et pâle à ta ceinture!

C'est la pitié qui pose ainsi son doigt sur nous,
Et tout ce que la terre a de soupirs qui montent,
Il semble, qu'à mon coeur enivré, le racontent
Tes yeux levés au ciel, si tristes et si doux!

16. Dans la forêt de Septembre

Ramure aux rumeurs amollies,
Troncs sonores que l'âge creuse,
L'antique forêt douloureuse
S'accorde à nos mélancolies.

Ô sapins agriffés au gouffre,
Nids déserts aux branches brisées,
Halliers brûlés, fleurs sans rosées,
Vous savez bien comme l'on souffre!

Et lorsque l'homme, passant blême,
Pleure dans le bois solitaire,
Des plaintes d'ombre et de mystère
L'accueillent en pleurant de même.

Bonne forêt! promesse ouverte
De l'exil que la vie implore,
Je viens d'un pas alerte encore
Dans ta profondeur encor verte.
Mais d'un fin bouleau de la sente,
Une feuille, un peu rousse, frôle
Ma tête et tremble à mon épaule;
C'est que la forêt vieillissante,
Sachante l'hiver, où tout avorte,
Déjà proche en moi comme en elle,
Me fait l'aumône fraternelle
De sa première feuille morte!

17. La Fleur qui va sur l'eau

Sur la mer voilée
D'un brouillard amer
La Belle est allée,
La nuit, sur la mer!

Elle avait aux lèvres
D'un air irrité,
La Rose des Fièvres,
La Rose Beauté!

D'un souffle farouche
L'ouragan hurleur
Lui baisa la bouche
Et lui prit la fleur!

Dans l'océan sombre,
Moins sombre déjà,
Où le trois mâts sombre,
La fleur surnagea

L'eau s'en est jouée,
Dans ses noirs sillons;
C'est une bouée
Pour les papillons

Et l'embrun, la Houle
Depuis cette nuit,
Les brisants où croule
Un sauvage bruit,

L'alcyon, la voile,
L'hirondelle autour;
Et l'ombre et l'étoile
Se meurent d'amour,

Et l'aurore éclore
Sur le gouffre clair
Pour la seule rose
De toute la mer!

18. Accompagnement

Tremble argenté, tilleul, bouleau...
La lune s'effeuille sur l'eau...
Comme de longs cheveux peignés au vent du soir,
L'odeur des nuits d'été parfume le lac noir;
Le grand lac parfumé brille comme un miroir.

Ma rame tombe et se relève,
Ma barque glisse dans le rêve.
Ma barque glisse dans le ciel,
Sur le lac immatériel...

En cadence les yeux fermés,
Rame, ô mon coeur, ton indolence
A larges coups lents et pâmés.

Là-bas la lune écoute, accoudée au côneau,
Le silence qu'exhale en glissant le bateau...
Trois grands lys frais coupés meurent sur mon manteau.
Vers tes lèvres, ô Nuit voluptueuse et pâle,
Est-ce leur âme, est-ce mon âme qui s'exhale?

Cheveux des nuits d'argent peignés aux longs roseaux.
Comme la lune sur les eaux,
Comme la rame sur les flots,
Mon âme s'effeuille en sanglots!

19. Le plus doux Chemin

A mes pas le plus doux chemin
Mène à la porte de ma belle,
Et, bien qu'elle me soit rebelle,
J'y veux encor passer demain.

Il est tout fleuri de jasmin
Au temps de la saison nouvelle,
Et, bien qu'elle me soit cruelle
J'y passe, des fleurs à la main.

Pour toucher son coeur inhumain
Je chante ma peine cruelle,
Et, bien qu'elle me soit rebelle,
C'est pour moi le plus doux chemin.

20. Le Ramier

Avec son chant doux et plaintif,
Ce ramier blanc te fait envie.
S'il te plait l'avoir pour captif,
J'irai te le chercher, Sylvie.

Mais là, près de toi, dans mon sein,
Comme ce ramier mon coeur chante.
S'il t'en plait faire le larcin,
Il sera mieux à toi, méchante!

Pour qu'il soit tel qu'un ramier blanc,
Le prisonnier que tu recèles,
Sur mon coeur, oiselet tremblant,
Pose tes mains comme deux ailes.

21. Le Don silencieux

Je mettrai mes deux mains sur ma bouche, pour taire
Ce que je voudrais tant vous dire, âme bien chère!

Je mettrai mes deux mains sur mes yeux, pour cacher
Ce que je voudrais tant que pourtant vous cherchiez.

Je mettrai mes deux mains sur mon coeur, chère vie,
Pour que vous ignoriez de quel coeur je vous prie!

Et puis je les mettrai doucement dans vos mains,
Ces deux mains-ci qui meurent d'un fatigant chagrin!...

Elles iront à vous pleines de leur faiblesse,
Toutes silencieuses et même sans caresse,

Lasses d'avoir porté tout le poids d'un secret
Dont ma bouche et mes yeux et mon front parleraient.

22. Chanson

Que me fait toue la terre
Inutile où tu n'as pas
En marchant marqué ton pas
Dans le sable ou la poussière!

Il n'est de fleuve attendu
Par ma soif qui s'y étanche
Que l'eau qui sourd et s'épanche
De la source où tu as bu;

La seule fleur qui m'attire
Est celle où je trouverai
Le souvenir empourpré
De ta bouche et de ton rire;

Et, sous la courbe des cieux,
La mer pour moi n'est immense
Que parce qu'elle commence
À la couleur de tes yeux.

23. Vocalise-étude

CD 4

La Chanson d'Ève

1. I Paradis

C'est le premier matin du monde,
Comme une fleur confuse exhalée de la nuit,
Au souffle nouveau qui se lève des ondes,
Un jardin bleu s'épanouit.

Tout s'y confond encore et tout s'y mêle,
Frissons de feuilles, chants d'oiseaux,
Glissements d'ailes,
Sources qui sourdent, voix des airs, voix des eaux,
Murmure immense,
Et qui pourtant est du silence.

Ouvrant à la clarté ses doux et vagues yeux,
La jeune et divine Ève
S'est éveillée de Dieu,
Et le monde à ses pieds s'étends comme un beau rêve.

Or, Dieu lui dit: "Va, fille humaine,
Et donne à tous les êtres
Que j'ai créés, une parole de tes lèvres,
Un son pour les connaître".

Et Ève s'en alla, docile à son seigneur,
En son bosquet de roses,
Donnant à toutes choses
Une parole, un son de ses lèvres de fleur:

Chose qui fuit, chose qui souffle, chose que vole...

[Cependant le jour passe, et vague, comme à l'aube,
Au crépuscule, peu à peu,
L'Eden s'endort et se dérobe
Dans le silence d'un songe bleu.

La voix s'est tue, mais tout l'écoute encore,
Tout demure en l'attente,
Lorsqu'avec le lever de l'étoile du soir,]1
Ève chante.

1 not set by Fauré.

2. II Prima verba

Comme elle chante
Dans ma voix
L'âme longtemps murmurante
Des fontaines et des bois!

Air limpide du paradis,
Avec tes grappes de rubis,
Avec tes gerbes de lumière,
Avec tes roses et tes fruits,
Quelle merveille en nous à cette heure!
Des paroles depuis des âges endormies,
En des sons, en des fleurs
Sur mes lèvres enfin prennent vie.

Depuis que mon souffle a dit leur chanson,
Depuis que ma voix les a créés,
Quel silence heureux et profond
Naît de leurs âmes allégées!

3. III Roses ardentes

Roses ardentes
Dans l'immobile nuit,
C'est en vous que je chante
Et que je suis.

En vous, étincelles
À la cime des bois,
Que je suis éternelle
Et que je vois.

Ô mer profonde,
C'est en toi que mon sang
Renaît vague blonde,
En flot dansant.

Et c'est en toi, force suprême,
Soleil radieux,
Que mon âme elle-même
Atteint son dieu!

4. IV Comme Dieu rayonne

Comme Dieu rayonne aujourd'hui,
Comme il exulte, comme il fleurit
Parmi ces roses et ces fruits!

Comme il murmure en cette fontaine!
Ah! comme il chante en ces oiseaux...
Qu'elle est suave son haleine
Dans l'odorant printemps nouveau!

Comme il se baigne dans la lumière
Avec amour, mon jeune dieu!
Toutes les choses de la terre
Sont ses vêtements radieux.

5. V L'aube blanche

L'aube blanche dit à mon rêve:
"Éveille-toi, le soleil luit".
Mon âme écoute et je soulève
Un peu mes paupières vers lui.

Un rayon de lumière touche
La pâle fleur de mes yeux
bleus;
Une flamme éveille ma bouche,
Un souffle éveille mes cheveux.

Et mon âme, comme une rose
Tremblante, lente, tout le jour,
S'éveille à la beauté des choses,
Comme mon âme à leur amour.

6. VI Eau vivante

Que tu es simple et claire,
Eau vivante,
Qui, du sein de la terre,
Jaillis en ces bassins et chantes!

Ô fontaine divine et pure,
Les plantes aspirent
Ta liquide clarté
La biche et la colombe en toi se désaltèrent.

Et tu descends par des pentes douces
De fleurs et de mousses,
Vers l'ocean originel,
Toi qui passes et vas, sans cesse, et jamais lasse
De la terre à la mer et de la mer au ciel...

7. VII Veilles-tu, ma senteur de soleil

Veilles-tu, ma senteur de soleil,
Mon arôme d'abeilles blondes,
Flottes-tu sur le monde,
Mon doux parfum de miel?

La nuit, lorsque mes pas
Dans le silence rôdent,
M'annonces-tu, senteur de mes lilas,
Et de mes roses chaudes?

Suis-je comme une grappe de fruits
Cachés dans les feuilles,
Et que rien ne décèle,
Mais qu'on odore dans la nuit?

Sait-il à cette heure,
Que j'entr'ouvre ma chevelure,
Et qu'elle respire?
Le sent-il sur la terre?

Sent-il que j'étends les bras
Et que des lys de mes vallées,
Ma voix qu'il n'entend pas
Est embaumée?

8. VIII Dans un parfum de roses blanches

Dans un parfum de roses blanches,
elle est assise et songe;
et l'ombre est belle comme s'il s'y mirait un ange...
L'ombre descend, le bosquet dort;
Entre les feuilles et les branches,
Sur le paradis bleu s'ouvre un paradis d'or;

[Sur le rivage expire un dernier flot lointain.]¹
Une voix qui chantait, tout à l'heure, murmure...
Un murmure s'exhale en haleine et s'éteint.

Dans le silence il tombe des pétales...

1 not set by Fauré.

9. IX Crépuscule

Ce soir, à travers le bonheur,
Qui donc soupire, qu'est-ce qui pleure?
Qu'est-ce qui vient palpiter sur mon coeur,
Comme un oiseau blessé?

[Est-ce une plainte de la terre,]¹
Est-ce une voix future,
Une voix du passé?
J'écoute, jusqu'à la souffrance,
Ce son dans le silence.

Île d'oubli, ô Paradis!
Quel cri déchire, dans la nuit,
Ta voix qui me berce?
Quel cri traverse
Ta ceinture de fleurs,
Et ton beau voile d'allégresse?

1 not set by Fauré.

10. X Ô mort, poussière d'étoiles

Ô mort, poussière d'étoiles,
Lève-toi sous mes pas!

Viens, ô douce vague qui brilles
Dans les ténèbres;
Emporte-moi dans ton néant

Viens, souffle sombre où je vacille,
Comme une flamme ivre de vent!

C'est en toi que je veux m'éteindre,
M'éteindre et me dissoudre,
Mort où mon âme aspire!
[Dieu fort qu'elle attend
Avec des chants et des rires d'amour.]¹

Viens, brise-moi comme une fleur d'écume,
Une fleur de soleil à la cime
Des eaux,
[Que la nuit effeuille, que l'ombre efface,
Et que l'espace épanouit.]¹

Et comme d'une amphore d'or
Un vin de flamme et d'arome divin,
Epanche mon âme
En ton abîme, pour qu'elle embaume
La terre sombre et le souffle des morts.

1 not set by Fauré.

Le jardin clos

11. I Exaucement

Alors qu'en tes mains de lumière
Tu poses ton front défaillant,
Que mon amour en ta prière
Vienne comme un exaucement.

Alors que la parole expire
Sur ta lèvre qui tremble encor,
Et s'adoucit en un sourire
De roses en des rayons d'or ;

Que ton âme calme et muette,
Fée endormie au jardin clos,
En sa douce volonté faite
Trouve la joie et le repos.

12. II Quand tu plonges tes yeux dans mes yeux

Quand tu plonges tes yeux dans mes yeux,
Je suis toute dans mes yeux.

Quand ta bouche dénoue ma bouche,
Mon amour n'est que ma bouche.

Quand tu frôles mes cheveux,
Je n'existe plus qu'en eux.

Quand ta main effleure mes seins,
J'y monte comme un feu soudain.

Est-ce moi que tu as choisie ?
Là est mon âme, là est ma vie.

13. III La messagère

Avril, et c'est le point du jour.
Tes blondes soeurs qui te ressemblent,
En ce moment, toutes ensemble
S'avancent vers toi, cher Amour.

Tu te tiens dans un clos ombreux
De myrte et d'aubépine blanche ;
La porte s'ouvre entre les branches ;
Le chemin est mystérieux.

Elles, lentes, en longues robes,
Une à une, main dans la main,
Franchissent le seuil indistinct
Où de la nuit devient de l'aube.

Celle qui s'approche d'abord,
Regarde l'ombre, te découvre,
Crie, et la fleur de ses yeux s'ouvre
Splendide dans un rire d'or.

Et, jusqu'à la dernière soeur
Toutes tremblent, tes lèvres touchent
Leurs lèvres, l'éclair de ta bouche
Eclate jusque dans leur coeur.

14. IV Je me poserai sur ton coeur

Je me poserai sur ton coeur
Comme le printemps sur la mer,
Sur les plaines de la mer stérile
Où nulle fleur ne peut croître,
A ses souffles agiles,
Que des fleurs de lumière.

Je me poserai sur ton coeur
Comme l'oiseau sur la mer,
Dans le repos de ses ailes lasses,
Et que berce le rythme éternel
Des flots et de l'espace.

Je me poserai sur ton coeur
Comme le printemps sur la mer.
15. V Dans la Nymphée
Quoique tes yeux ne la voient pas,
Sache, en ton âme, qu'elle est là,
Comme autrefois divine et blanche.
Sur ce bord reposent ses mains.
Sa tête est entre ces jasmins ;
Là, ses pieds effleurent les branches.

Elle sommeille en ces rameaux.
Ses lèvres et ses yeux sont clos,
Et sa bouche à peine respire.

Parfois, la nuit, dans un éclair
Elle apparaît les yeux ouverts,
Et l'éclair dans ses yeux se mire.

Un bref éblouissement bleu
La découvre en ses longs cheveux ;
Elle s'éveille, elle se lève.

Et tout un jardin ébloui
S'illumine au fond de la nuit,
Dans le rapide éclair d'un rêve.

16. VI Dans la pénombre

A quoi, dans ce matin d'avril,
Si douce et d'ombre enveloppée,
La chère enfant au coeur subtil
Est-elle ainsi tout occupée ?

Pensivement, d'un geste lent,
En longue robe, en robe à queue,
Sur le soleil au rouet blanc
A filer la laine bleue

A sourire à son rêve encor,
Avec ses yeux de fiancée,
A tresser des feuillages d'or
Parmi les lys de sa pensée.

17. VII Il m'est cher, Amour, le bandeau

Il m'est cher, Amour, le bandeau
Qui me tient les paupières closes ;
Il pèse comme un doux fardeau
De soleil sur de faibles roses.

Si j'avance, l'étrange chose !
Je parais marcher sur les eaux ;
Mes pieds trop lourds où je les pose,
S'enfoncent comme en des anneaux.

Qui donc a délié dans l'ombre
Le faix d'or de mes longs cheveux ?
Toute ceinte d'étreintes sombres,
Je plonge en des vagues de feu.

Mes lèvres où mon âme
chante,
Toute d'extase et de baiser,
S'ouvrent comme une fleur ardente
Au-dessus d'un fleuve embrasé.

18. VIII Inscription sur le sable
Toute, avec ta robe et ses fleurs,
Elle, ici, redevint poussière,
Et son âme emportée ailleurs
Renaquit en chant de lumière.

Mais un léger lien fragile
Dans la mort brisé doucement,
Encerclait ses tempes débiles
D'impérissables diamants.

En signe d'elle, à cette place,
Seules, parmi le sable blond,
Les pierres éternelles tracent
Encor l'image de son front.

Mirages

19. I Cygne sur l'eau

Ma pensée est un cygne harmonieux et sage
Qui glisse lentement aux rivages d'ennui
Sur les ondes sans fond du rêve, du mirage,
De l'écho, du brouillard, de l'ombre, de la nuit.

Il glisse, roi hautain fendant un libre espace,
Poursuit un reflet vain, précieux et changeant,
Et les roseaux nombreux s'inclinent lorsqu'il passe,
Sombre et muet, au seuil d'une lune d'argent ;

Et des blancs nénuphars chaque corolle ronde
Tour à tour a fleuri de désir ou d'espoir...
Mais plus avant toujours, sur la brume et sur l'onde,
Vers l'inconnue fuyant glisse le cygne noir.

Or j'ai dit : "Renoncez, beau cygne chimérique,
A ce voyage lent vers de troubles destins ;
Nul miracle chinois, nulle étrange Amérique
Ne vous accueilleront en des havres certains ;

Les golfes embaumés, les îles immortelles
Ont pour vous, cygne noir, des récifs périlleux ;
Demeurez sur les lacs où se mirent, fidèles,
Ces nuages, ces fleurs, ces astres et ces yeux."

20. II Reflets dans l'eau

Etendue au seuil du bassin,
Dans l'eau plus froide que le sein
Des vierges sages,
J'ai reflété mon vague ennui,
Mes yeux profonds couleur de nuit
Et mon visage.

Et dans ce miroir incertain
J'ai vu de merveilleux matins...
J'ai vu des choses
Pâles comme des souvenirs,
Dans l'eau que ne saurait ternir
Nul vent morose.

Alors - au fond du Passé bleu -
Mon corps mince n'était qu'un peu
D'ombre mouvante ;
Sous les lauriers et les cyprès
J'aime la brise au souffle frais
Qui nous évente...

J'aimais vos caresses de soeur,
Vos nuances, votre douceur,
Aube opportune ;
Et votre pas souple et rythmé,
Nymphes au rire parfumé,
Au teint de lune ;

Et le galop des aegyptans,
Et la fontaine qui s'épand
En larmes fades...
Par les bois secrets et divins
J'écoutais frissonner sans fin
L'hamadryade,

Ô cher Passé mystérieux
Qui vous reflétez dans mes yeux
Comme un nuage,
Il me serait plaisant et doux,
Passé, d'essayer avec vous
Le long voyage !...

Si je glisse, les eaux feront
Un rond fluide... un autre rond...
Un autre à peine...
Et puis le miroir enchanté
Reprendra sa limpidité
Froide et sereine.

21. III Jardin nocturne

Nocturne jardin tout empli de silence,
Voici que la lune ouverte se balance
En des voiles d'or fluides et légers ;
Elle semble proche et cependant lointaine...
Son visage rit au coeur de la fontaine
Et l'ombre pâlit sous les noirs orangers.

Nul bruit, si ce n'est le faible bruit de l'onde
Fuyant goutte à goutte au bord des vasques rondes,
Ou le bleu frisson d'une brise d'été,
Furtive parmi des palmes invisibles...
Je sais, ô jardins, vos caresses sensibles
Et votre languide et chaude volupté !

Je sais votre paix délectable et morose,
Vos parfums d'iris, de jasmins et de roses,
Vos charmes troublés de désirs et d'ennui...
Ô jardin muet ! -- L'eau des vasques s'égoutte
Avec un bruit faible et magique... J'écoute
Ce baiser qui chante aux lèvres de la Nuit.

22. IV Danseuse

Soeur des Soeurs tisseuses de violettes,
Une ardente veille blémit tes joues...
Danse ! Et que les rythmes aigus dénouent
Tes bandelettes.

Vaste svelte, fresque mouvante et souple,
Danse, danse, paumes vers nous tendues,
Pieds étroits fuyant, tels des ailes nues
Qu'Eros découple...

Sois la fleur multiple un peu balancée,
Sois l'écharpe offerte au désir qui change,
Sois la lampe chaste, la flamme étrange,
Sois la pensée !

Danse, danse au chant de ma flûte creuse,
Soeur des Soeurs divines.-- La moiteur glisse,
Baiser vain, le long de ta hanche lisse...
Vaine danseuse !

23. C'est la paix!

Pendant qu'ils étaient partis pour la guerre,
on ne dansait plus, on ne parlait guère,
on ne chantait pas,

mes soeurs, c'est la paix! La guerre est finie,
Dans la paix bénie,
Courons au devant de nos chers soldats.

Et joyeusement, toutes, en cadence,
Nous irons vers eux en dansant la danse
Qu'on danse chez nous.

Nous les aimerons! La guerre est finie
Ils seront aimés, dans la paix bénie,
Sitôt leur retour.
pour avoir chassé la horde germane
Ils auront nos coeurs, -- au lieu de la haine
Ils auront l'amour.

L'Horizon Chimérique

24. I La Mer est infinie

La Mer est infinie et mes rêves sont fous.
La mer chante au soleil en battant les falaises
Et mes rêves légers ne se sentent plus d'aise
De danser sur la mer comme des oiseaux souls.

Le vaste mouvement des vagues les emporte,
La brise les agite et les roule en ses plis ;
Jouant dans le sillage, ils feront une escorte
Aux vaisseaux que mon coeur dans leur fuite a suivis.

Ivres d'air et de sel et brûlés par l'écume
De la mer qui console et qui lave des pleurs
Ils connaîtront le large et sa bonne amertume ;
Les goélands perdus les prendront pour des leurs.

25. II Je me suis embarqué

Je me suis embarqué sur un vaisseau qui danse
Et roule bord sur bord et tanguet et se balance.
Mes pieds ont oublié la terre et ses chemins ;
Les vagues souples m'ont appris d'autres cadences
Plus belles que le rythme las des chants humains.

A vivre parmi vous, hélas ! avais-je une âme ?
Mes frères, j'ai souffert sur tous vos continents.
Je ne veux que la mer, je ne veux que le vent
Pour me bercer, comme un enfant, au creux des lames.

Hors du port qui n'est plus qu'une image effacée,
Les larmes du départ ne brûlent plus mes yeux.
Je ne me souviens pas de mes derniers adieux...
O ma peine, ma peine, où vous ai-je laissée?

26. III Diane, Séléne

Diane, Séléne, lune de beau métal,
Qui reflète vers nous, par ta face déserte,
Dans l'immortel ennui du calme sidéral,
Le regret d'un soleil dont nous pleurons la perte.

O lune, je t'en veux de ta limpidité
Injurieuse au trouble vain des pauvres âmes,
Et mon coeur, toujours las et toujours agité,
Aspire vers la paix de ta nocturne flamme.

27. IV Vaisseaux, nous vous aurons aimés

Vaisseaux, nous vous aurons aimés en pure perte ;
Le dernier de vous tous est parti sur la mer.
Le couchant emporta tant de voiles ouvertes
Que ce port et mon coeur sont à jamais déserts.

La mer vous a rendus à votre destinée,
Au-delà du rivage où s'arrêtent nos pas.
Nous ne pouvions garder vos âmes enchaînées ;
Il vous faut des lointains que je ne connais pas

Je suis de ceux dont les désirs sont sur la terre.
Le souffle qui vous grise emplit mon coeur d'effroi,
Mais votre appel, au fond des soirs, me désespère,
Car j'ai de grands départs inassouvis en moi.